

# INSTITUT SCIENTIFIQUE DE RECHERCHE PARANATURALISTE

## ORTHONATURE/PARANATURE

Vilém FLUSSER<sup>1</sup>

Il y a une idée très répandue quand à la relation entre la nature et la culture, tellement répandue, en effet, qu'elle constitue un consensus général.

C'est que la culture est le résultat d'une transformation de la nature.

On apprend cette idée à l'école.

On la lit dans des contextes les plus variés, on la retrouve dans de nombreux mythes et dans de nombreuses idéologies religieuses et politiques. Elle est au fond de pratiquement toutes les anthropologies philosophiques et scientifiques.

On l'accepte donc et l'ayant acceptée on croit pouvoir observer partout qu'elle est juste.

L'homme transforme la nature en culture et on peut observer partout comment il le fait, dans l'agriculture comme dans la sculpture, dans l'industrie comme dans la pédagogie.

Il s'agit d'un acte par lequel un homme prend un objet naturel qu'il trouve (une plante, une pierre, un minerai, un enfant) et le transforme en quelque chose d'utile et de culturel ( en céréales, en statue, en voiture et en citoyen.

Cet acte est observable et nous l'exécutons tous. Comment ne pas accepter l'idée derrière cet acte l'idée que la culture est de la nature transformée?

On peut se faire une idée entièrement différente de la relation entre la nature et la culture.

**On peut concevoir que la nature est le résultat d'une transformation de la culture..**

Il y a de bonnes raisons pour un tel paradoxe, c'est à dire un paradoxe par rapport à l'orthodoxie que j'ai mentionnée plus haut.

Je donnerai ces raisons plus tard. Mais direz-vous, comment peut-on le faire?

N'observons nous pas partout le contraire?

Non car nous observons selon les idées que nous avons. Nos idées sont nos modèles d'observation. Quant on acceptait l'idée que les objets tombent ou montent selon la justice (diké), chaque objet cherchant sa place juste dans le monde, on a pu observer comment les objets lourds tombent plus vite que les objets légers. Et quand on a accepté l'idée que la chute libre selon la quelle un objet tombe dans un champ gravitationnel, on a pu observer partout comment les objets tombent avec une



Si nous acceptons que la nature est le résultat d'une transformation de la culture nous pourrions observer partout sa justesse. Mais si c'est un fait que les idées modèles les observations, si donc toutes les idées sont également justes pour-quoi changer d'idée?

Parce que toutes les idées ne sont pas également vastes.

L'idée de la chute libre ouvre un paramètre d'observation plus vaste que l'idée de la recherche d'une place juste dans le monde. Elle est donc meilleure. L'idée que la nature est le résultat d'une transformation de la culture est peut être meilleure et plus vaste dans ce sens que l'idée opposée.

C'est le thème.

Comparons les deux idées.

- Selon l'idée orthodoxe, la nature est antérieure à la culture et il n'y a qu'une seule nature, universelle et omniprésente.

Appelons cette nature "**orthonature**".

L'homme se trouve en elle, et, originellement il ne trouve qu'elle. Mais il ne l'accepte pas comme elle est. Il la change selon ses désirs et pour se libérer d'elle. Ainsi il produit des diverses cultures. A la fin utopique de ce processus appelé "histoire" toute nature sera transformée en culture c'est à dire : toute chose sera comme l'homme le désire et il sera libre.

- Selon l'idée paradoxale la culture est antérieure à la nature. l'homme se trouve dans elle et originellement il ne trouve que la culture autour de lui. Elle le détermine. Pour s'en libérer il la déculture en la réduisant sur la seule dimension épistémologique et en éliminant ses dimensions esthétiques. C'est à dire il la transforme en nature. Ainsi il produit diverses natures.

Appelons les "**paranatures**" c'est à dire toute chose sera connaissable et manipulable.

L'homme sera libre. La différence entre les deux idées devient évidente.

- Pour l'idée orthodoxe, l'homme est un animal naturel. Et à son origine primate.
- Pour l'idée hétérodoxe, l'homme est un animal culturel et à son origine il est primitif.
- Pour le primate tout est nature, car tout est mangeable et copulable ou dangereux.
- Pour le primitif tout est culture car tout est "spirituel", c'est à dire un autrui qui participe de la culture.
- Pour le primate la structure du monde est la nécessité; il est nécessaire qu'il mange, qu'il copule ou qu'il soit mangé. C'est la structure de la nature.
- Pour le primitif la structure du monde est la rétribution : s'il veut avoir quelque chose, il faut qu'il donne une autre chose en sacrifice. C'est la structure de la culture.
- Pour le primate le problème est de se libérer de la nécessité par l'imposition de sa volonté. C'est ce qu'il fait quand il devient un homme : il produit des valeurs et donne ainsi de la signification au monde absurde de la nature.



- Pour le primitif le problème est de se libérer de la rétribution par la découverte de la nécessité cachée derrière la culture. C'est ce qu'il fait quand il devient conscient : il "démythifie" et découvre ainsi l'absurde du monde.

Donc la mesure du progrès pour l'idée orthodoxe est la croissance de la culture, car pour cette idée l'homme est un primate en évolution. Et la mesure du progrès pour l'idée paradoxale est **la connaissance démythifiante de la nature**, car pour cette idée l'homme est un primitif en évolution.

**Ne tombons pas dans le piège de dire, selon l'idée orthodoxe, que l'homme est un primate avant de devenir un primitif.**

Car c'est précisément une telle affirmation que l'idée paradoxale refuse. Pour elle, il n'y a pas de sens dans une projection du passé au delà de l'existence humaine dans le monde, sauf comme extrapolation. Car pour elle le monde "commence" avec sa perception de l'homme. La dignité ontologique du monde est d'être pour l'homme.

Le primate pour cette idée est un homme démythifié, donc la nature qui se cache derrière la réalité culturelle qui est l'homme.

En ce sens le primate est postérieur à l'homme : sa découverte date du XIX<sup>ème</sup> siècle. C'est seulement grâce à Darwin que nous sommes devenus des primates. On voit donc la différence fondamentale entre les deux idées:

Pour l'idée orthodoxe il y a une histoire naturelle dont l'histoire humaine est le dernier chapitre.

Pour l'idée paradoxale, la nature est une découverte récente, au sens strict du mot elle ne commence qu'avec les sciences naturelles et c'est seulement maintenant que l'homme commence à se trouver en elle.

Car l'idée orthodoxe conçoit la nature d'une manière ontologique : elle est l'ensemble des choses non faites par l'homme.

Tandis que l'idée paradoxale conçoit la nature d'une manière méthodologique. Elle est l'ensemble des choses explicables par les méthodes des sciences de la nature.

Les méthodes des sciences de la nature sont applicables à des domaines toujours plus vastes et dans ces domaines la culture se transforme en nature. Car appliquer les méthodes scientifiques c'est chasser les mythes, les spectres, les dieux, les idéologies, en bref les valeurs du monde de la recherche c'est la déculturer. Ce qui reste après l'application de ces méthodes, c'est la nature. On peut observer ce processus partout. On peut l'observer dans les domaines récemment déculturés. Dans le domaine de la justice où le concept du crime et du châtiment est en train d'être abandonné en faveur des concepts de la motivation psychologique et de la thérapie sociale.

Dans le domaine de l'art où le concept de beau est abandonné en faveur de l'information.



Dans le domaine de la politique où le concept de liberté est abandonné en faveur du concept de fonctionnement.

On peut observer partout comment le domaine des valeurs, c'est à dire de la culture, recule devant la nature.

Donc les deux idées sont également justes. Les raisons pour que nous les acceptions sont également bonnes.

La question qui se pose est : **Laquelle des deux est la plus vaste?**

Et bien si nous admettons que la nature qui mange progressivement la culture selon l'idée paradoxale correspond de quelque sorte avec la nature qui est mangée progressivement selon l'idée orthodoxe, les deux idées sont complémentaires, l'une est opposée à l'autre.

Mais si nous admettons que la culture produit des diverses natures pendant le processus de démythification, il est évident que l'idée paradoxale est plus vaste que l'idée orthodoxe.

Car la diversité des natures n'est pas comme la diversité des cultures sur le même plan ontologique. Au contraire, les diverses natures ont, chacune, leurs réalités propres quoique ces réalités peuvent s'engrener.

La seule chose que ces natures ont en commun est la méthode pour les connaître : l'épistémologie.

**Il faut admettre que l'idée paradoxale est la plus vaste.**

Non seulement au sens qu'elle ouvre un paramètre plus grand pour l'observation, mais aussi pour l'action. Par ce que l'idée orthodoxe limite l'action à la seule transformation de la nature. Tandis que l'idée paradoxale ouvre un champ d'action dans lequel nous pouvons produire des maintes paranatures.

Il s'agit d'une inversion du terme art.

**Pour l'idée orthodoxe l'art est la méthode pour transformer la nature en culture.**

**Pour l'idée paradoxale l'art est la méthode pour produire des paranatures.**

Seulement jusqu'à présent nous avons un seul art à ce nouveau sens : les sciences naturelles.

C'est pourquoi nous avons jusqu'ici produit une seule paranature : celle dont les sciences de la nature nous parlent. Comme cette paranature est unique, nous la confondons avec l'orthonature de l'idée orthodoxe.

Pour montrer combien l'idée paradoxale est la plus vaste, il faut élaborer d'autres arts au sens nouveau. C'est à dire d'autres méthodes pour produire des paranatures, des méthodes parallèles à celle des sciences naturelles mais qui avancent dans d'autres domaines.

C'est ce que Louis Bec fait.

C'est cela le but de son **Institut Scientifique de Recherche Paranaturaliste**.

Je vais formuler maintenant ce but.

Louis Bec part de la prémisse épistémologique que toute idée est un modèle pour les observations du réel. Il n'y a donc pas d'idées plus vraies que d'autres : elles sont toutes des leurres pour pêcher le réel.



Mais il y a des idées plus ou moins vastes, donc bonnes. L'idée paradoxale que la nature est un produit de l'homme est meilleure que l'idée orthodoxe que la nature est antérieure à l'homme.

Il faut l'accepter.

La première conséquence de cette acceptation est une reformulation de la signification du terme art.

C'est une méthode pour faire des diverses paranatures.

La deuxième conséquence en est une reformulation de la signification du terme science.

C'est un art parmi tous les arts possibles.

Il y a une troisième conséquence dont je parlerais plus tard.

Car il me faut considérer brièvement l'impact révolutionnaire des deux premières conséquences.

L'art est donc la méthode pour produire des paranatures et la science est un art dans ce sens.

Si nous acceptons cela et nous devons le faire devant les organismes que Louis Bec met dans notre circonstance, notre foi naïve dans la science s'écroule. Car nous voyons concrètement que la question de savoir si ces organismes sont réellement des êtres naturels est une mauvaise question.

Il nous sont aussi naturels que des animaux dont nous parle la zoologie, seulement ils appartiennent à une paranature différente de la paranature à laquelle appartiennent les animaux. Le degré de réalité est le même, seulement il s'agit de réalités différentes.

Les animaux de la zoologie ne sont pas surréels par rapport aux organismes de Louis Bec et les zoologues ne sont surréalistes par rapport à Louis Bec. Ni vice versa.

### **Les zoologues et Louis Bec sont radicalement réalistes.**

Seulement ils travaillent les deux dans deux paranatures différentes.

Donc la pluralité des réalités, des paranatures se posent devant nous d'une façon concrète.

Nous voyons concrètement ce que c'est la zoologie : un art. Et ce que c'est Bec : un scientifique.

Et si la différence entre l'art et la science tombe par terre, si nous voyons que toute la science est un artifice, nous sommes obligés de changer nos critères de vérité.

La vérité scientifique, la seule que nous sommes à présent capable d'accepter, n'est plus l'adéquation d'une idée à un donné réel, mais l'adéquation d'une idée à un fait réel provoqué par cette idée.

Les organismes de Louis Bec sont des preuves concrètes de la révolution épistémologique dont nous sommes les témoins à présent.

Mais ce n'est pas tout. Non seulement la science est un art, mais l'art est aussi devenu conscient de lui-même, c'est une science.

C'est à dire une méthode pour connaître.

Pour juger un tel art devenu conscient, il faut lui appliquer des critères épistémologiques.

En conséquence, il n'y a pas une seule vérité mais de divers types selon l'art que nous appliquons.



La connaissance recherchée par l'Institut Scientifique de Recherche Paranaturaliste n'est pas moins scientifique que ne l'est la connaissance recherchée par la zoologie : elle est différente.

Mais curieusement elle est structurellement la même. Car elle s'appuie sur les mêmes outils : la logique, la mathématique, l'expérience contrôlée. Curieusement mais aussi nécessairement. Car la connaissance est une activité humaine et donc structurée sur les mêmes catégories quelque soit la réalité sur la quelle elle se penche.

Encore : si la science est un art et si l'art est devenu une science on peut appliquer des critères esthétiques aux deux. La vérité et la beauté deviennent des concepts inséparables. Les équations de la théorie de la relativité sont plus "vraies" que les équations de Newton, car elles sont plus simples, donc plus belles.

Et les organismes de Bec sont beau car ils sont le résultat d'une méthode épistémologique rigoureuse. Dans la science comme dans l'art, la beauté est une fonction de la vérité et la vérité une fonction de la beauté.

Et cela nous le voyions concrètement en regardant les organismes de Bec. Il ne s'agit pas donc seulement d'une révolution épistémologique, mais d'une esthétique aussi, liée étroitement avec l'épistémologique.

Il faut maintenant revenir à la troisième conséquence de l'acceptation de l'idée paradoxale de Louis Bec: la nature est un produit de la culture.

La culture est sa matière première. D'abord, bien sur, la culture au sens "spirituel", c'est à dire intellectuel. La nature se fait avec des concepts élaborés par la culture et ces concepts sont les modèles pour la production de paranatures.

Mais ensuite de la culture au sens matériel. Les objets culturels sont transformés en objets naturels. Comment le fait la science de la nature? Elle prend des objets culturels, comme une vache et les transforme en objet naturel, comme un mammifère.

Mais ce n'est pas ce que Louis Bec fait. Il prend un objet dans l'ordure, comme une matière plastique rejetée et le transforme en objet naturel comme un de ses organismes.

Et c'est l'aspect peut-être le plus révolutionnaire de sa recherche. Il ne transforme pas comme le fait la science traditionnelle, la culture en nature mais il transforme l'ordure en nature.

Il ne transforme pas comme le font certains artistes, l'ordure en culture. Il nous propose donc un tout nouveau paramètre d'action. Transformer l'ordure, cette culture désinformée en nature au sens paradoxale de ce terme.

C'est une conséquence nécessaire de l'acceptation de l'idée paradoxale de Bec.

Car si j'accepte que la culture produit de la nature, je nie qu'elle se transforme automatiquement en ordure.

L'ordure n'est plus, comme elle l'est pour l'idée orthodoxe, un sous produit de la culture qui la menace.

C'est maintenant un stade de la culture en direction des diverses paranatures à être produites.

Mais si nous acceptons ce fait nous sommes obligés de reformuler toutes nos idées par rapport à l'histoire et par rapport à notre engagement en elle.



Bien sur : la considération d'une telle reformulation devenue nécessaire dépasse les limites imposée à cette conférence.

Je me propose d'en étudier l'impact des recherches de Bec dans un travail plus ample.

Je résume : les organismes que Louis Bec met dans notre circonstance sont les preuves concrètes qu'il n'y a pas une seule nature possible.

Il y en a autant que nos méthodes pour pêcher des réalités par les leurres que sont nos idées.

Mais pour pouvoir pêcher ainsi, il faut d'abord se rendre compte de la qualité artificielle, artistique, culturellement déterminée de toutes nos idées. Si nous nous rendons compte de cela toute connaissance et tout acte fondé sur une telle connaissance devient un leurre. Il n'y a que le leurre. Et savoir cela c'est être libre. Car c'est vivre dans l'ironie c'est à dire dans la distance par rapport au monde.

Et c'est ce climat d'ironie qui est le climat de la vérité consciente de soi même et de la beauté, qui est le climat que nous respirons en observant les organismes de Bec.

Bien sur l'ironie est une attitude dangereuse, au sens d'être destructive de nos préjugés. Mais le danger n'est-il pas synonymes de l'existence humaine?

Louis Bec nous fait vivre. Il provoque en nous des doutes profonds. Je ne crois pas qu'on puisse exagérer l'importance de ce qu'il fait dans le champs de l'art, dans le champs de la science, dans le champs de notre être dans le monde tout court

---

<sup>1</sup> Vilém Flusser a écrit ce texte en 1976 pour une conférence qu'il a donné à Chalon sur Saône à l'occasion de l'exposition les Sulfanogrades.